

## CHAPITRE 8 :

# LE CONJOINT ET LA CRISE DU MILIEU DE LA VIE

Nous avons vu qu'à la ménopause, quand l'image corporelle change, seul le regard du partenaire semble pouvoir apaiser l'impitoyable condamnation d'un miroir. Face au désarroi d'une femme, c'est lui qui peut la soutenir et la rassurer. Or, le gynécologue Silvain Mimoun tout en reconnaissant l'importance du partenaire, rappelle que, selon Channon et Ballinger<sup>1</sup>, dans 25% des cas la diminution des rapports sexuels est due aux difficultés d'érection du conjoint. Si l'identité féminine ne se soutient que d'un regard-parole de l'Autre, les défaillances à garder érigé son hommage, de la part de celui qui occupe cette place, peuvent avoir des effets sur elle.

Cela accroît, chez certaines, la revendication adressée au partenaire qui doit, par les preuves de la puissance de son désir érigé, la rassurer sur sa capacité, à elle, d'être toujours désirable. On voit bien, dans ce contexte, comment la défaillance de la puissance mâle peut être interprétée par l'épouse comme témoignant de la perte de ses charmes. Pour peu qu'il aille alors vérifier sa virilité auprès d'une autre, certes parfois plus jeune, et l'hypothèse de départ que faisait sa femme s'en trouve confirmée.

Car « *la sexualité de l'homme mûr subit-elle aussi quelques modifications inéluctables auxquelles il ne reste pas insensible. Parmi celles-ci, l'érection qui ne réagit plus aux seuls incitants psychiques et qui prend plus de temps à s'établir, la période réfractaire<sup>2</sup> qui devient plus longue et l'impuissance secondaire qui devient de plus en plus fréquente* », écrit Patrick de Neuter<sup>3</sup>.

Même le collectif des féministes de Boston reconnaît que les hommes changent aussi. Si elles dénoncent tout ce discours sur la « déficience hormonale » à la ménopause, elles n'hésitent pas, à leur propos, à parler de problèmes endocriniens. Elles rappellent que la baisse du niveau de testostérone peut avoir une incidence sur la réponse sexuelle et remarquent, à juste titre, que « *quand le partenaire a des problèmes sexuels, ou baisse son activité, que ce soit pour des problèmes physiologiques ou psychologiques, nous (les femmes) nous interprétons cela comme du rejet, et nous craignons que cela ne soit dû à la diminution de notre capacité de séduction* »<sup>4</sup>.

Face à cet organe viril qui pourrait venir à défaillir et, au-delà de l'organe, que le phallus imaginaire – symbole de fécondité et de toute-puissance - puisse faire défaut, l'homme aux tempes grisonnantes revit son angoisse de castration, ajoute De Neuter : « *ces craintes et frayeurs sont d'autant plus probables et plus fortes que l'homme conjugue sa vie à celle d'une femme qui a fait carrière, qui a du pouvoir et du savoir, qui prend l'initiative dans la relation de séduction ou encore, qui peut le dominer par son intelligence ou par l'importance de ses biens matériels. De telles femmes, qui ont réussi leur vie selon certains critères d'aujourd'hui, peuvent, bien malgré elles, réactiver chez l'homme des fantasmes d'enfance, de domination par une imago maternelle phallique et donc féminisante* »<sup>5</sup>.

Freud parlait d'un climatère au masculin, pour désigner ce moment où un homme connaît une certaine baisse de sa puissance. Ce qui ne veut pas dire que son désir diminue, Freud affirme clairement qu'il y a, chez l'homme aussi, augmentation de la libido . Il arrive ainsi que ce partenaire masculin aille chercher ailleurs où satisfaire sa libido, tout en se rassurant sur sa puissance. Avec une partenaire bien plus jeune, il pourra plus facilement compenser sa perte de puissance physique par sa puissance sociale

et économique. La romancière Lidia Ravera décrit bien ces grands personnages masculins qui épousent des jeunes femmes dont l'accomplissement social et économique n'est pas encore fait et qui ont donc besoin d'eux qui se sentent alors aimés et admirés, car utiles et importants<sup>6</sup>.

### **& Horowitz: les hommes face à la ménopause de leur femme**

Ce qui va jouer un rôle central, selon le psychanalyste américain Horowitz, c'est le système fantasmatique inconscient, impliqué dans le choix d'objet narcissique de l'homme, et son désir ou non d'être une femme. L'analyse de cinq patients, ayant chacun réagi différemment à la crise du milieu de la vie de leur épouse, lui permet d'étudier comment le vieillissement remet le narcissisme en question. Leur manière de réagir était, pour chacun, fonction non seulement de son propre narcissisme mais aussi du degré narcissique de son choix d'objet. Certains, incapables de faire face à leur propre vieillissement et à leur déclin, n'ont pu faire face à celui de leur femme. D'autres, dont le choix d'objet s'était fait plutôt sur un mode anaclitique se sont montrés secourables envers leur femme en proie aux changements physiologiques.

Il cite le cas d'un homme plus âgé qui présentait un retour d'anciens troubles de la puissance et avait, pour cette raison, repris une analyse. Il accusait l'état de détérioration de sa femme ménopausée et son irritation face à ses problèmes physiques. Avant son travail avec Horowitz, cet homme n'était pas conscient de l'avoir épousée parce qu'elle était plus jeune que lui et capable de le mettre en extase, comme sa mère l'avait fait avec son père. A cette période, l'irritabilité est souvent en rapport avec la déception narcissique, et peu corrélée à la dépression. Quand sa femme devint ménopausée, il divorça aussitôt pour se remarier avec une plus jeune auprès de qui il retrouva sa puissance. Ce fut un mariage malheureux.

Un autre patient réagit avec furie à la ménopause de sa femme, l'accusant d'être devenue froide et stérile alors qu'elle répondait mieux sur le plan sexuel qu'auparavant. La psychanalyse révéla qu'il désirait être une femme enceinte, ce que la fécondité de sa femme avait satisfait par remplacement. Horowitz rappelle que, dans bien des références historiques, sorcières et sorcellerie renvoient à des femmes ménopausées accusées de troubler la puissance des hommes.

Avec l'âge, se produisent d'inévitables régressions partielles, narcissiques ou anaclitiques. En étudiant les régressions narcissiques, Horowitz observe qu'être déçu d'une personne réelle produit de la colère, colère qui mène souvent à la recherche de nouveaux objets plus proches du fantasme. Ainsi d'une épouse plus jeune à qui l'on fera un enfant sur lequel placer son espoir.

Selon lui, toutes ces recherches masculines mènent à la déception<sup>7</sup>. Qu'advient-il de l'épouse délaissée ou qui risque de l'être ? Face à cette fragilité narcissique masculine, et aux passages à l'acte qu'elle risque d'entraîner, *le collectif des femmes de Boston* préconise des actions : la demande de divorce, par exemple. Dans la tradition féministe, mieux vaut en effet que ce soit la femme qui prenne cette décision, car « *quand c'est notre partenaire qui décide de casser une longue relation de mariage, la douleur et le sentiment d'être rejetée peut être ravageant, surtout s'il nous a laissées pour quelqu'un de plus jeune* ». Ce dernier point est récurrent. Le témoignage d'une femme de cinquante ans, décrit bien comment seule la haine permet parfois de faire face au vécu de ravage : « *Je suis si amère - parfois je m'imagine que je suis en train de le mettre en pièces. J'ai donné vingt cinq années à ce mariage - j'ai fait des sacrifices, je me suis occupée des enfants, j'ai supporté sa merde. Le voilà maintenant avec une nana qui a l'âge d'être sa fille. J'ai été un an en thérapie pour essayer d'y faire face. Cela m'a aidée à manier ma haine, mais je me sens toujours spoliée. Il m'a pris ma jeunesse, ma beauté ; il les a détruites* ».

Souvent avec la transition des enfants qui ont grandi et mènent une vie autonome, la prise de conscience soudaine que le mariage insatisfaisant l'empêchera définitivement d'atteindre ses buts devient la secousse qui peut amener une femme à dissoudre un partenariat au long cours, notent les membres du collectif. « *Les femmes qui décident, elles-même, de leur divorce trouvent une exaltation dans ce nouveau démarrage ou tout au moins l'énergie pour mettre en acte leurs sentiments longtemps refoulés* »<sup>8</sup>. En leur proposant de

prendre leur vie en main, c'est à dire de retrouver leur propre fonction phallique et de s'y soutenir, ces féministes cherchent à épargner à leurs congénères une partie de la souffrance provoquée par ce désastre qui n'est pas rare au moment de la crise du milieu de la vie. Mais, elles ne font pas que préconiser des passages à l'action. Elles soulignent aussi que, quand les femmes mettent toute l'énergie qu'elles consacraient auparavant à leurs enfants dans leur carrière, cela entraîne des vagues dans le couple qui conduisent à repenser la relation au partenaire. Elles n'ont cependant aucun outil pour réfléchir sur la crise du milieu de la vie chez l'homme.

### **& Benedek : la crise du milieu de la vie chez l'homme**

Souvenons-nous que, selon Benedek, pour qu'elle se sente gratifiée, il suffit qu'une femme renonce aux pulsions sexuelles et se consacre à des buts plus socialisés, sublimés. Son ego se trouve alors investi d'un narcissisme secondaire.

Or, cette solution proposée pour le climatère féminin, elle la dénonce comme mettant en danger l'équilibre de l'homme au milieu de la vie. En abordant ce que nous nommerions la fonction phallique chez un homme, elle écrit : « *L'auto estime chez un homme n'est pas uniquement dérivée de sa fonction professionnelle mais aussi de sa puissance sexuelle; ces deux sources de gratifications sont complémentaires. Une capacité fonctionnelle peut être employée pour surcompenser l'autre. Chez un homme jeune, ou dans un mariage heureux, le résultat intrapsychique d'un pareil processus est en général satisfaisant. Au milieu de la vie ou plus tard, cela peut être le contraire. Quelle que soit la raison d'une flambée de l'ambition chez l'homme d'âge moyen, l'intensification du travail, avec ses diverses tensions, peut canaliser son énergie psychique à un degré qui peut, affecter sa puissance sexuelle. Par ailleurs, la réaction émotionnelle à sa défaillance sexuelle peut activer une réaction dépressive et empêcher, secondairement, sa capacité de travail* »<sup>9</sup>. Chez une femme, ajoute-t-elle, cette auto-estime lui vient surtout de sa fonction maternelle, sa carrière sera donc plus tranquille que celle de l'homme et d'autant plus épanouissante qu'elle saura, au climatère, récupérer toute l'énergie employée pour élever ses enfants.

Ces remarques cliniques de Benedek me semblent toujours d'actualité. Elles nous rappellent que le concept de phallus est à double tranchant : signifiant du manque sur le plan symbolique, mais marque de la puissance virile, sur le plan imaginaire. Dans le jeu du désir entre homme et femme, c'est bien dans la méconnaissance de ce double caractère du phallus que réside souvent une des causes de la crise des couples au milieu de la vie. Mais quel rapport y a-t-il entre le phallus et l'organe masculin? Lacan a montré combien ce dernier pouvait s'avérer décevant au registre phallique : « *l'organe ambocepteur peut être dit céder toujours prématurément.* »<sup>10</sup> Et au moment où il aurait fallu qu'il soit encore là, « *il n'est plus qu'un petit chiffon, il n'est plus là que comme témoignage, comme souvenir de tendresse pour la partenaire* ». <sup>11</sup>

Cet organe, Lacan ne l'appelle pas le phallus. Il constate surtout combien il est défaillant à tenir cette place. Nous pouvons imaginer l'angoisse que suscite une situation où cet *organe ambocepteur* devient l'unique preuve de phallicité qu'un homme puisse donner à sa compagne. Cela peut se produire quand l'organe est la seule forme imaginaire de phallicité dont elle serait encore dépourvue. Disposition d'autant plus angoissante pour un homme à la soixantaine s'il ne peut plus lui renouveler, sur-le-champ, son hommage. Cette situation concernerait moins les « grands hommes » car, du phallus imaginaire, ils en ont ailleurs à revendre.

En 1998, la journaliste Gail Sheehy- qui sept ans auparavant avait écrit *The silent passage* - un best seller sur la ménopause, lu par plus d'un million de femmes américaines<sup>12</sup> - publie un des premiers livres grand-public consacré à la crise du milieu de la vie chez les hommes. Elle y remarque que beaucoup de femmes de la cinquantaine occupent maintenant une position de prestige sur le plan professionnel. Tandis qu'elles montent leurs propres entreprises ou bien reprennent des études universitaires, leur mari peut avoir l'impression que sa carrière se rétrécit. Cela produit « *dans la relation, un déséquilibre dans la balance du pouvoir. La relation peut alors éclater.* »<sup>13</sup>

Nous savons qu'énoncer qu'il y a danger dans un couple quand la « balance de pouvoir » penche du côté féminin n'est pas dans l'air du temps. A cela on nous rétorquera que ce ne sont là que des cas particuliers. Que disent les études démographiques à ce sujet ? Reprenons celles de Delbès et Gaymu<sup>14</sup>.

Au-delà de 50 ans, les auteurs soulignent la disparité de l'activité sexuelle selon les catégories sociales. Du côté des hommes, les données sont assez banales : au bas de la hiérarchie sociale, ils sont le plus souvent sans partenaire sexuelle<sup>15</sup>. Quant aux hommes non mariés, de 50 à 69 ans, dont le revenu est supérieur à la moyenne, la probabilité qu'ils aient une partenaire est voisine de celle des hommes de 30 à 49 ans, dont le revenu est inférieur.

Or, chez les femmes, il en va tout autrement. Les agricultrices sont le moins souvent sans partenaire (23%), tandis que les cadres sont plus souvent célibataires et sans vie sexuelle (32%). La seule explication avancée est d'ordre économique. Selon les auteurs, les agricultrices ne peuvent rester seules pour tenir leur exploitation et il se trouve que les célibataires sont nombreux à la campagne.

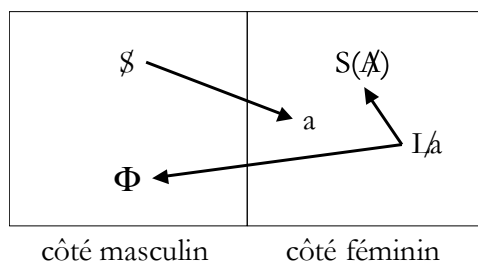
Cela est sûrement vrai mais ne fait que démontrer que, dans le monde rural, un homme peut choisir une compagne qui lui soit égale - voire légèrement supérieure sur le plan économique - car la question phallique se joue en termes de force physique, nécessaire pour les travaux de la ferme. De ce point de vue, l'homme sera phalliquement supérieur.

Et c'est encore la question du phallus qui permet de lire les différences observées en ville. Si les femmes cadres restent seules, c'est parce que leur phallus imaginaire (argent, pouvoir) n'attire pas les hommes. Ils ont besoin d'avoir le phallus dans leur champ, ce qui explique, en partie, leurs couples avec des femmes plus jeunes. La fonction du phallus permet aussi de comprendre pourquoi des hommes plus âgés, à salaire supérieur, ont autant de chances d'avoir une partenaire sexuelle que des hommes plus jeunes à salaire inférieur. Dans notre société, l'argent est une des formes du phallus imaginaire. Pour ce qu'il en est des rapports sexuels, avoir du phallus imaginaire favorise les hommes et non les femmes, et cela pour des raisons de structure.

Seule cette question de la distribution dissymétrique de la place du phallus permet de saisir pourquoi la majorité des femmes sans partenaire sexuel ont en moyenne un niveau d'étude : *bac plus 5*, tandis qu'à situation égale, le niveau d'études moyen des hommes est *bac moins 5*.

Cette fonction du phallus va jouer aussi dans l'engagement amoureux verbal. Delbès et Gaymu remarquent, toujours sans l'expliquer, que les hommes au bas de la hiérarchie sociale - <sup>16</sup> - sont moins souvent amoureux. Chez les femmes, la situation est inverse, les plus favorisées socialement sont les moins amoureuses. Ce qui se reflète, disent les auteurs, dans la fréquence des mariages. En tant que psychanalystes, nous pourrions avancer que, pour qu'un homme se permette de se dire amoureux, aille quêter une partenaire de l'autre sexe, il lui faut pouvoir se soutenir d'un phallus imaginaire dans son champ à lui et d'un certain manque de son côté à elle. Pour une femme, c'est de viser le phallus dans le champ de l'Autre ( de l'autre sexe) qui l'amène à se sentir portée vers lui. Pour cela, encore faut-il qu'elle puisse se vivre un peu manquante de ce qu'elle va aller viser dans son champ à lui.

## **& UNE DISSYMETRIE NECESSAIRE AU DESIR MASCULIN**



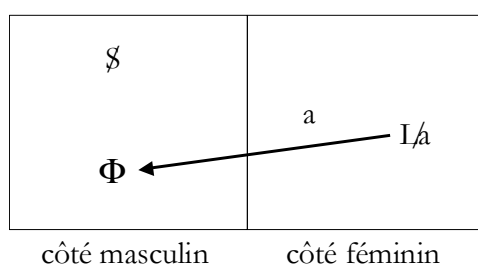
Ce petit dessin permet de visualiser d'emblée la nécessaire dissymétrie de la place du phallus dans les jeux du désir, afin en tout cas de le rendre soutenable pour un homme. Construit sans prétention devant des collègues gynécologues, il leur a souvent paru un excellent « pense-bête », utile pour fixer les idées. Du côté gauche, côté masculin, nous voyons que le sujet - barré parce que marqué par la castration ( $\$$ ) - vise, de l'autre côté de la barre verticale, dans le champ de la partenaire féminine, l'objet cause de son désir, l'objet  $a$ . Cet objet, nous l'avons vu, suppose une découpe sur le corps de sa compagne : cheveux, voix, regard, jambes, seins ou encore autre chose.

Mais pour viser l'objet cause de son désir, encore faut-il qu'il puisse se soutenir sur le phallus comme étant de son côté, même plus précisément, voire constituant son assiette de sustentation,  $\square$ . Il s'agit donc d'un phallus coloré d'une positivation imaginaire, indispensable pour que le désir puisse s'ériger. Tout désir implique cet élément légèrement pervers : la positivation du phallus.

Or, chez tout sujet, nous avons vu que le phallus ne se présente que sur le mode du manque,  $\square$ . Le sujet ne peut trouver de phallus positivé que dans le regard de l'Autre, sa compagne de l'autre sexe. C'est elle qui le garantira, qu'à ses yeux, le phallus – ou plutôt un de ses avatars imaginaires - se trouve bien dans son champ à lui. Il y a là une faiblesse masculine que la féminité devine, à condition cependant qu'une femme supporte de viser le phallus dans le champ de son partenaire, ce qui suppose qu'elle s'en reconnaisse manquante. Si, sur le plan intellectuel les deux partenaires ont la même puissance phallique, ce n'est pas là que jouera la dissymétrie. Voilà sans doute pourquoi les couples formés par un grand professeur et sa jeune élève émerveillée fonctionnent plutôt bien.

### & Une lecture personnelle des formules de la sexuation

Pour qu'un sujet  $\$$ , puisse soutenir sa virilité désirante à l'adresse d'une compagne de l'autre sexe, il faut qu'il ait l'impression que le phallus se trouve dans son champ à lui. Comment figurer qu'il trouve dans son regard à Elle quelque chose qui vient « positiver » le phallus dans son champ à lui? Revenons aux formules de la sexuation, la flèche part de  $I\cancel{A}$ , du côté féminin, et se dirige vers  $\square$ , qui se trouve du côté masculin. Cela figure que, le phallus elle en est manquante, et qu'elle le vise dans son champ à lui.



Il peut arriver qu'une femme ait des difficultés à signifier à son conjoint, qu'à ses yeux, il en a, du phallus. Son indépendance financière à elle ôte à l'argent du mari la valeur d'un phallus imaginaire dont il serait nanti et dont elle serait manquante. Dans les générations précédentes, les mères des actuelles quinquagénaires ne travaillaient pas, ce qui garantissait une dissymétrie. Sa carrière la mène à recevoir tout autant d'honneurs, sinon plus, que lui. Ce n'est donc pas non plus la reconnaissance sociale qui peut incarner, imaginairement, la présence du phallus dans son champ à lui<sup>17</sup>. A la ménopause, sa femme ne pourra même plus recevoir de lui un enfant.

Certaines auront, néanmoins, suffisamment d'ingéniosité pour continuer à lui signifier qu'à ses yeux à elle, le phallus est bien dans son champ à lui. Sinon, il se trouvera réduit à ne faire preuve de sa phallicité qu'en termes de son organe érectile. Cet organe, même s'il imaginise pour beaucoup la fonction phallique, n'en est qu'un des avatars et l'un des plus fragiles. Sommé de venir tout seul faire preuve de l'existence de cette puissance, il peut d'autant plus défaillir, que l'homme de la fin de la cinquantaine n'est plus au zénith de ses performances dans ce domaine. C'est là qu'il consulte l'andrologue.

## & L'HOMME AUX TEMPES GRISONNANTES

Chez l'homme de la fin de la cinquantaine, l'angoisse de castration est réactivée aussi par le sentiment que la mort n'est plus une abstraction. Dans la mesure où elle signifie l'arrêt de la possibilité de procréer, la ménopause de sa compagne ôte, nous l'avons dit, ce qui pouvait faire obstacle à la mort. De Neuter cite Freud qui écrivait à 59 ans: « *Nous soutenions volontiers que la mort est la fin nécessaire de la vie... Cependant, en réalité, nous avons l'habitude de nous comporter comme s'il en était autrement. Nous manifestons une nette tendance à mettre de côté la mort, à l'éliminer de notre vie. Nous essayons d'étouffer l'affaire... Personne ne croit à l'éventualité de sa propre mort... dans l'inconscient, tout le monde est convaincu d'être immortel* »<sup>18</sup>.

Et De Neuter dresse la liste des réactions possibles pour tenter de maintenir la dénégation et les diverses formes du « *je n'en veux rien savoir* ». Celle qui touche le plus la partenaire ménopausée est assurément le besoin qu'ont certains de se lancer, « *dans de nouvelles amours*<sup>19</sup>, avec des jeunes femmes bien plus jeunes qu'eux. D'aucuns même se lancent dans de nouvelles paternités. Amour et procréation se font tentatives de guérison de l'angoisse suscitée par la vieillesse et la mort, angoisse que Freud a rapproché de l'angoisse de castration. »<sup>20</sup>.

Tout nouvel amour, rappelle Patrick De Neuter indépendamment de l'âge de l'aimé, induit chez les amants un sentiment de renaissance : « *On comprend que ce sentiment de renaissance sera d'autant plus grand que l'aimée sera en âge d'être la fille de l'amant envahi par les angoisses du vieillissement et de la mort.* »<sup>21</sup> Il<sup>22</sup> cite une liste d'hommes célèbres qui, arrivés au milieu de la vie, ont témoigné de l'importance de ces nouveaux liens amoureux : Charlie Chaplin, Yves Montand, Charles Aznavour, François Mitterrand, Gustave Klimt, Pablo Picasso, Marcel Moreau, Anthony Quinn et Jean-Paul Sartre<sup>23</sup>. L'auteur remarque que le désir de faire un enfant à la femme désirée, celui d'avoir une descendance, est sans doute moins absent des hommes qu'on ne le croit généralement.

L'enfant n'est pas lourd de sens pour la femme seulement. La clinique montre que l'homme peut en espérer l'attestation visible de sa virilité, la confirmation de sa puissance, la prolongation de sa vie au-delà de sa mort et l'assurance de la perpétuation de la généalogie<sup>24</sup>.

De Neuter reprend une biographie de Zola qui décrit comment l'écrivain s'est sorti de sa douloureuse crise du milieu de la vie. Sa jeune et nouvelle femme *lui redonna deux enfants et une nouvelle énergie qui lui permirent d'achever cinq romans et d'apparaître ainsi comme le maître incontesté du grand roman* »<sup>25</sup>. Il évoque aussi l'écrivain Françoise Rey, dont le roman « *La rencontre* », raconte l'histoire d'un père, châtelain qui, à la fin de la cinquantaine, tombe amoureux d'une jeune villageoise que son fils, mort à la guerre, avait mise enceinte. Le père adopte l'enfant et devient l'amant de la mère, à qui il fait encore un bébé. À l'annonce de sa nouvelle paternité il repartit « *ivre d'une joie totale, absolument heureux, radicalement métamorphosé. Il avait vingt ans, à peine plus, et le plaisir d'exister bouillonnait en lui avec l'amour qu'il venait de donner et de recevoir. Il se sentait beau, vigoureux, puissant et immortel, en dehors des lois du monde.* »<sup>26</sup>

Il me paraît important de souligner, dans ce passage, deux signifiants qui sont, à mon avis, essentiels dans la constitution de la dissymétrie de ce nouveau couple : il est *châtelain*, elle n'est que *villageoise*. De ce blason de pouvoir - phallus imaginaire - dont il est pourvu, elle est manquante. Ce fantasme de puissance et d'immortalité - être en dehors des lois du monde, qui accompagne chez l'homme ce type de remaniement de sa vie - va être très bien métaphorisé par l'auteur à travers le Mythe de Zeus et Europe.

## & Le mythe de Zeus et Europe

Zeus succombe aux charmes d'une jeune mortelle qui n'est autre que son arrière-arrière petite fille. Il se métamorphose alors en un beau taureau blanc et doux sur lequel la jeune fille monte. Il l'enlève, lui déclare sa flamme, l'épouse et lui fait trois enfants qui « *deviendront des personnages illustres et puissants sur cette terre* »<sup>27</sup>. Difficile d'imaginer mieux du côté du phallique.

Non seulement pourvoyeur de phallus imaginaire pour la jeune fille, Zeus incarne la puissance même, soulignée par le taureau.

Pour De Neuter, le mythe d'Europe figure bien *l'homme aux tempes grisonnantes* assailli par le démon de midi. Beaucoup de femmes, dont les maris courent de bien plus jeunes, voient dans les marques du temps qui commencent à se faire sentir sur leur corps la raison de la désaffection maritale.

Dans le mythe, rien ne dit que Zeus ait délaissé sa femme Héra parce que celle-ci aurait perdu ses charmes. Il est d'ailleurs difficile d'imaginer qu'une divinité de l'Olympe se flétrisse. Par contre, De Neuter souligne que Zeus devait avoir quelques difficultés dans son couple par rapport à la dissymétrie phallique. Certains mythes rappellent qu'Héra est bien l'épouse de Zeus mais qu'elle est d'abord sa sœur. C'est elle qui « *donne* » la souveraineté. « *L'iconographie grecque la représente d'ailleurs souvent munie d'un sceptre et assise sur un trône* »<sup>28</sup>.

Avec Héra, rien n'indique à Zeus que le phallus se trouve de son côté dans les formules de la sexuation, au contraire. Ne serait-il pas allé vers la jeune fille pour des raisons liées à la structure même du désir masculin? Ce genre de situation est fréquente dans notre bas monde. « *Ceci nous aide aussi à comprendre les difficultés que peuvent rencontrer certains hommes avec des femmes pourvues de ces attributs phalliques que constituent le savoir universitaire, le pouvoir politique ou encore la réussite financière* »<sup>29</sup>, dira De Neuter.

Le problème est plus aigu encore quand la compagne ne peut plus porter d'enfants, preuves visibles de la puissance phallique de son mari. Or, il n'est venu à l'idée de personne qu'une déesse puisse se retrouver ménopausée, castration impensable pour une divinité. Par contre « *ses rejetons les plus célèbres, Héra les conçoit seule, soit en frappant le sol de sa main, soit en mangeant une laitue qui la rend féconde sans que Zeus ne la touche* »<sup>30</sup> Ainsi les Grecs avaient déjà prévu la procréation médicalement assistée, à ceci près que la divine se passe aussi du médecin. Et du coup, Héra se trouve dans la même situation que beaucoup de femmes ménopausées : son mari va aller chercher ailleurs où prouver sa puissance paternelle et phallique.

## & Une femme doit-elle abdiquer d'être objet cause de désir ?

Quand une femme se met dans l'idée que c'est l'usure de son corps qui désamorce le désir du partenaire, elle baisse souvent les bras et considère qu'il n'y a plus lieu de continuer à jouer le rôle de celle qui a ce qu'il faut pour causer son désir. Elle fait probablement erreur, car s'il y a sûrement nécessité d'une certaine positivation « perverse » de l'objet « a », cause du désir masculin. Cette positivation peut se faire dans un jeu de cacher-montrer propre à la mascarade et qui réussit à se réaliser même au niveau d'un dire, par un signifiant.

A ce propos, Lacan rapporte un cas de prétendue « ménopause » masculine. Il s'agit d'un patient obsessionnel d'âge mûr, devenu impuissant à un certain moment de son travail analytique. Ses associations fantasmatiques le menèrent à penser qu'il s'en sortirait si sa maîtresse, avec qui il était devenu impuissant, couchait avec un autre homme. Celle ci, informée, fit, le soir même, le rêve suivant : « *Elle a un phallus, elle en sent la forme sous un vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que le phallus y vienne.* » Et Lacan raconte l'épilogue : « *Notre patient à cette audition retrouve, sur-le-champ, ses moyens et le démontre brillamment à sa commère* »<sup>31</sup>. Si on ignore l'âge de la maîtresse, on remarque qu'elle n'est pas sans savoir sur la puissance du dire.

D'autres n'ont pas ce savoir et se résignent à voir le conjoint tourner son regard, redevenu désirant, vers d'autres femmes. On dit du mari qu'il est pris par le démon de midi, par son désir de chair

fraîche et on conclut sur l'ingratitude de l'homme envers la compagne de tant d'années. Pour d'autres, ce moment sonne comme une libération, enfin débarrassées, et de façon définitive, de cette place de mascarade, où elles se devaient de jouer, elles éprouvent un sentiment de soulagement. C'est la position de beaucoup de féministes anglo-saxonnes.

Lorsqu'il va vers une femme plus jeune, un homme cherche, en général, celle qui veut bien se plier aux caprices de son désir : « *Autrement dit, et plus radicalement, des jeunes disposées à se faire l'objet cause de son désir.* »<sup>32</sup> ajoute De Neuter.

Le désir masculin envers une femme vient en général s'accrocher sur un trait de celle-ci: les jambes ou les fesses, un brillant dans le regard ou sur la chevelure, le galbe d'un sein ou encore telle tenue vestimentaire. Ou encore ce sera une certaine façon de s'asseoir, de s'habiller, une certaine modulation de la voix. C'est l'«objet a», qui peut se découper de son corps à elle, qui cause son désir à lui.<sup>33</sup>

Il est des féministes bien sûr pour dénoncer ce qu'elles appellent la réduction d'une femme en objet, réduction que Lacan lui-même reconnaît « *elle ne devient pas objet total ; elle devient totalement objet* », écrit-il. Mais beaucoup tout en n'en étant pas dupes, s'y prêtent volontiers, voire même jouent de cet objet qui cause le désir du partenaire.

Souvenons-nous qu'il y a, dans le désir un élément nécessairement pervers: l'objet ne peut pas être que manquant. Il y faut une certaine positivation de *l'objet a*, il lui faut jouer du côté de la mascarade, dans un cacher montrer. Phallus que l'on joue à supposer là, tout en sachant qu'il n'y est pas. De ce point de vue, le cas cité par Lacan est exemplaire.

### **& Le film « *La débandade* »**

Le film de Claude Berry, *La débandade*, est une parabole. Un homme de la fin de la cinquantaine s'inquiète de ne plus pouvoir tenir aussi glorieusement érigé l'organe avec lequel il rend hommage à sa femme. A l'acmé de sa carrière, on aurait pu croire que cet expert international trouverait dans sa notoriété de quoi asseoir son assurance phallique. Il va de soi, aux yeux de son entourage professionnel, qu'il en a, du phallus. Mais ni cela, ni son immense culture ne semblent plus guère impressionner sa femme. D'autant qu'elle a elle aussi, à présent, une belle carrière.

Alors, il s'entête : de son pauvre petit organe, il veut des preuves indubitables de puissance. Il consulte donc et le film prend pour un temps l'aspect amusant d'un cours de sexualité pour futurs sexagénaires, mettant à plat un certain nombre de sujets jusque là tabous. Phénomène de société, après la sortie du Viagra, le nombre de consultations pour impuissance ou difficultés érectiles s'est multiplié par dix, en un an. Le film semble vouloir renseigner sur tout ce qui concerne les E. D., les *érectiles disfonctions*, comme disent les Américains.

Que notre homme ait quelques problèmes de vasodilatation dus à un diabète débutant reste secondaire dans ce film qui traite, avant tout, du désir masculin et de ses conditions. Sur un ton léger, dans ce Woody Allen à la française, nous allons voir défiler la panoplie des outils censés donner à la verge un air phallique. Le côté badin occulte l'angoisse de castration que ces appareillages suscitent. D'ailleurs, face aux piqûres et ventouses diverses, la salle de cinéma rit nerveusement, tout comme l'épouse du protagoniste, emmenée d'office chez l'andrologue-sexologue.

Du côté de sa femme, le rire comporte sans doute une certaine revanche inconsciente et bien féminine sur ce pénis envié. La psychanalyse nous enseigne qu'il n'y a pas de féminité possible sans cette envie du pénis si injustement mal famée. C'est probablement ce qui la mène à refuser péremptoirement le Viagra. Qu'il ne bande plus si bien, cela ne la dérange pas, elle le dit explicitement. Melman remarquait que l'envie du pénis peut laisser une femme exposée à l'angoisse face à la pénétration. Un mari impuissant devient, du coup, une solution confortable.



Qu'il la fasse jouir autrement lui suffit et que l'organe envié dans l'inconscient de l'enfance ne soit plus en mesure de lui exhiber sa splendeur phallique, tant mieux; elle n'aura plus à ressentir l'humiliante blessure d'en être, comme toute femme, privée. C'est peut-être cette dimension qui confère au personnage féminin, délicieusement joué par Fanny Ardant, une certaine épaisseur subjective. Néanmoins, elle l'aime, c'est indubitable, elle souhaite même l'entourer et le protéger sur un mode assez maternel ce qui lui confère une certaine hauteur sur son mari.

La beauté incontestable de l'actrice semble là servir surtout à éliminer de la crise du milieu de la vie la variable féminine. Ainsi isolé à l'état pur, le problème du désir masculin donne à ce film, sinon un caractère de démonstration, tout au moins sa dimension de parabole. Nous avons dit que lorsque le désir d'un homme se met à défaillir, sa femme - elle-même souvent autour de la cinquantaine - impute à cela ce qu'elle pense être la diminution de ses propres charmes. Dans ce film, le choix d'une actrice aussi belle que Fanny Ardant ouvre un parti pris simplificateur : quand le mari ira se rassurer auprès d'une autre, plus jeune, elle ne l'attribuera pas à la perte de sa beauté.

Et quand surgit la blondinette, amie de la fille du quinquagénaire, il est évident qu'elle ne fait pas le poids face à la légitime, elle ne risque pas de lui faire ombrage. Souvent, dans la clinique de la crise du couple au milieu de la vie, la nouvelle ne fait pas le poids face à l'ancienne; c'est d'ailleurs pour cela qu'elle est choisie : pour qu'elle pèse moins du côté phallique ! Même la beauté parfois pèse de ce côté là. Preuve, s'il en est, que *jeu de mascarade* et *beauté*, ne sont pas du même ordre. Ceci reste souvent ignoré de la femme du quinquagénaire en crise.

Ruth Lax pense que les femmes - toutes à leur honte face aux changements corporels et à leur propre détresse psychique - ont tendance à dénier les problèmes, tant psychiques que physiques, que traversent leurs conjoints dans la crise du milieu de la vie. Une patiente, dont le mariage était en crise pendant sa ménopause, se sentait mise en danger par les attentions que son mari prodiguait à des femmes plus jeunes. Elle éclate à une séance : « *Et lui il peut se tirer, et tout recommencer, autant de fois qu'il le voudra, et moi je suis coincée avec les mêmes et je ne peux même plus en avoir d'autres. Comme si j'étais desséchée et ne pouvais plus reflleurir. Je suis coincée dans ma vie...pas lui.* »<sup>34</sup> Je dirais que, faute de pouvoir entendre que lui aussi faisait là face à sa propre castration, elle ne pouvait que retrouver, dans toute sa vivacité, son *Penis neid* renouvelé. Ceci risque de rendre une femme sourde à ce qui se passe dans son couple. Ces femmes plus jeunes, à qui son mari prodiguait ses attentions, n'étaient-elles pas moins phalliques que l'épouse ?

Le châtelain grisonnant se choisit une villageoise et non une autre châtelaine ; le grand professeur, un élève et rarement un collègue aussi brillante que lui. Zeus lui-même ne remplace pas Héra par une autre divinité. La dissymétrie du registre phallique se retrouve pratiquement toujours dans les nouveaux couples de nos Zeus d'ici bas.

Ce qui, dans le film, fait courir notre expert en art vers une petite jeune n'est, en aucun cas, à chercher du côté du déclin des charmes de son épouse. Comme dans un cas d'école, nous allons suivre les méandres propres au désir masculin, au moment de cette crise du milieu de la vie, la problématique féminine équivalente se trouvant exclue. Ce film devient alors l'illustration pure et simple de ce que nous avons avancé précédemment. Nous disions que, pour que le désir masculin puisse se tenir érigé, deux conditions étaient nécessaires.\*\*

### **& DEUX CONDITIONS AU DESIR MASCULIN POUR S'ERIGER**

Tout d'abord, pour se soutenir sur sa phallicité, il faut que l'homme puisse voir dans son regard à Elle, qu'il en a, qu'elle l'admire. Pour le héros de « La débâcle », après quinze ans de vie commune, ce n'est plus aux yeux de sa femme qu'il est nanti, malgré l'amour qu'elle lui porte ; amour et désir ne sont pas du même registre.

Quant à la petite jeune, ce n'est ni sa beauté ni son sex-appeal qu'elle lui apporte, mais son admiration. Stagiaire de son étude, elle boit littéralement ses paroles en l'écoutant discourir sur tel

peintre, telle œuvre d'art ou telle antiquité, jusqu'à oublier ce qu'elle a dans son assiette lorsqu'il l'emmène dîner dans un grand restaurant. Il parle, elle - les yeux écarquillés - l'écoute.

Ensuite, afin de pouvoir soutenir son désir pour une femme avec son organe, l'homme vise chez elle un objet qui cause ce désir. Il opère pour cela comme une découpe sur ce corps féminin. Notre héros trouvait à soutenir son désir sur celles que bas, portes jarretelles et autres dessous affriolants opéraient sur le corps de sa femme. Or, dans le film, il se plaint que depuis un certain temps elle ne porte plus que des culottes blanches « Petit Bateau ». De toute évidence, elle n'a plus envie de se prêter à être objet de son désir. Pas plus que de prêter son corps aux jeux de la mascarade qui prennent, dans le film, la forme d'une invite à ce qu'elle se costume en nonne et lui en prêtre. Ce jeu coquin, d'autant que le personnage est juif, comporte une note un tantinet perverse de transgression des interdits, propre au désir. De ces jeux, ils ne s'étaient pas privés, quinze ans auparavant, maintenant, c'est fini. Elle le rembarre, non sans souligner le côté inconvenant et même fou de ses propositions.

Le quinquagénaire rentre à la maison à des heures chaque fois plus tardives, ayant même couru des femmes de vie facile, dans l'espoir de trouver auprès d'elles un peu de compréhension quant aux conditions du désir masculin. Mais l'épilogue est sympathique : une nuit, après une nouvelle aventure malheureuse, il découvre sous les draps sa femme, semblant dormir, avec guêpière rouge, bas noirs à résilles et chaussures à talons. Le film se termine sur cette image de la femme aimée, qui veut bien, à nouveau, se prêter à tenir la place de *l'objet a*, cause de son désir à lui d'homme.

Cette fin heureuse n'est possible que parce qu'elle n'a pas cru que les difficultés de son mari venaient de la perte de ses charmes. Voilà, peut-être, un enseignement intéressant pour certaines femmes de la cinquantaine.

## & LE NON-RAPPORT ENTRE LES SEXES

Quand l'homme aux tempes grisonnantes consulte l'andrologue pour des inquiétudes quant au fonctionnement de son organe, il se plaint parfois que sa femme attend de lui des preuves corporelles de son désir et qu'en plus il doit se montrer capable de la faire jouir vaginalement. « *Celle-là même qui, auparavant, semblait préférer les jeux préliminaires, voilà qu'elle ne pense plus qu'à être pénétrée!* », remarque le Dr. Sylvain Mimoun<sup>35</sup>.

Ce n'est sûrement pas uniquement pour être rassurées que certaines femmes deviennent plus demandeuses à ce moment de leur vie. Il est vraisemblable que, pour certaines, la fin de leur rôle maternel ou en tout cas la fin de la possibilité d'enfanter leur permettent de redécouvrir, ou de découvrir, leur désir sexuel pour leur partenaire. Leur refus du féminin, c'est à dire leur refus de la jouissance vaginale, semble s'éteindre au moment où elles font le deuil d'être mère, en même temps qu'un certain deuil de leur propre mère<sup>36</sup>. Les voilà enfin aptes à recevoir le mari-ami, *l'effracteur nourricier*<sup>37</sup> qui les portera aux cieux d'une jouissance qui vient enfin de s'entrouvrir à elles.

Mais quand le mari, n'a plus, face à elle, d'autre preuve de sa puissance phallique à fournir, que celle - bien mince - des performances de son organe érectile, il peut être pris de craintes. Il tendra à éviter les situations où sa puissance phallique risque de se mesurer essentiellement en termes de ses performances érectiles. Une plaisanterie américaine, rapportée par le très sérieux journal *Le Monde*, résume parfaitement cette situation: « *Un mari est paniqué de ne pas retrouver sa femme à la maison, une heure après avoir avalé du Viagra.* - « Essayez avec la femme de ménage », *conseille le médecin.* - « Mais avec elle je n'ai jamais eu de problème », *rétorque le patient très énervé...* C'est ainsi qu'en France nous nous retrouvons avec un nombre égal d'hommes et de femmes seuls à la cinquantaine, à ceci près que les femmes ont en moyenne le bac plus cinq et les hommes le bac moins cinq.

Si une femme parvenue au milieu de sa vie avec son partenaire sait prendre en compte les conditions spécifiques du désir masculin, il n'est pas impossible d'espérer que les charmes brûlants de son été indien cessent d'inquiéter le partenaire et qu'il puisse la suivre vers l'automne en en savourant les fruits. Après tout, il n'y a de vendanges qu'en automne.

---

<sup>1</sup> Channon LD, Ballinger SE : « Some aspects of sexuality and vaginal symptoms during menopause and their relation to anxiety and depression », in *Br J Med Psychol*, 1986, 59, 173-180.

<sup>2</sup> Période durant laquelle l'homme ne peut avoir d'érection suite à une éjaculation précédente.

<sup>3</sup> De Neuter P.: « Le mythe de l'enlèvement d'Europe: considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie », in *Le Bulletin freudien*, septembre 2001, Bruxelles, n° 37/38, p. 75-105.

<sup>4</sup> Doress-Worters P. B., Laskin Siegal D.: Op. cit. p. 92.

<sup>5</sup> De Neuter P/ Op.cit.

<sup>6</sup> RAVERA (L.), *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000.

<sup>7</sup> Ceci reste à voir. Je me demande si Horowitz n'est pas repris ici par une idée moralisatrice.

<sup>8</sup> Collectif de Boston: Op. cit. p. 143

<sup>9</sup> Benedek T.: Ibidem, p.348

<sup>10</sup> Lacan J : *Le séminaire sur l'Angoisse*, leçon du 29 mai 1963, séminaire inédit.

<sup>11</sup> Mais cette situation n'est un drame, poursuit Lacan, que pour celui qui croirait dans l'idéal de l'accomplissement génital.

<sup>12</sup> Sheehy Gail: *The silent passage*, \*\*\*

<sup>13</sup> Sheehy Gail: *Understanding men's passage*, Ballantine Books, New York, 1999, p 150.

<sup>14</sup> Delbès C., Gaymu J: « L'automne de l'amour: la vie sexuelle après 50 ans », in *Population*, revue. de I. N. E. D., nov. – déc. 1997, n° 6, éd. de l'I.N.E.D., Paris, p.1439-1484

<sup>15</sup> 12% d'ouvriers, 16% d'employés ou d'agriculteurs contre seulement 9% de cadres et professions intermédiaires.

<sup>16</sup> Ou, fait très lié, peu scolarisés.

<sup>17</sup> Ce processus de destruction de toute dissymétrie ne fait que s'accélérer. Beaucoup de femmes de la trentaine mènent aujourd'hui des carrières très réussies, mieux que celles de leurs éventuels partenaires masculins. Un nouveau phénomène de société semble apparaître, déjà souligné en Angleterre. Il semblerait qu'il y ait plus d'un million de femmes cadres supérieures de la trentaine qui n'ont aucun partenaire masculin. Un certain nombre d'entre elles en loueraient pour se présenter à certains dîners ou réceptions. Gail Sheehy remarque que, même dans les couples constitués, dès la fin de la trentaine la perte du désir sexuel est en rapport avec une lutte pour le pouvoir entre les deux partenaires. Voir Sheehy G. : *Understanding men's passage*, op. cit. p.179.

<sup>18</sup> Notamment dans « Le moi et le ça » (1922). In *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 300-301.

<sup>19</sup> D'après le Consumer Report, 25% des maris et 8% des épouses ont dû avoir eu des rapports sexuels extraconjugaux au moins une fois après l'âge de 50 ans.

<sup>20</sup> De Neuter P. : \*Op. Cit.

<sup>21</sup> Ibidem

<sup>22</sup> De Neuter P. : (2001) « Démon de midi et angoisses masculines de la cinquantaine », article non encore publié\*\*.

<sup>23</sup> Seul Sartre n'a pas assumé de nouvelle paternité. Il n'a d'ailleurs jamais eu d'enfant, mais il a légué à sa jeune compagne l'ensemble de son œuvre, dont la valeur phallique est évidente.

<sup>24</sup> Stryckman N., *Désir d'enfant*. In *Le Bulletin freudien*, 21, 1993, pp. 91-92., cité par De Neuter P. ibidem.

<sup>25</sup> Mitterrand H., Zola (Emile), In *CD.Rom.Universalis*, 1996, Version 2.0., cité par De Neuter P. : ibidem.

<sup>26</sup> Rey F., *La rencontre*, Paris, Spengler, Pocket 3047, 1993, pp. 445-446, cité par De Neuter P. : ibidem.

<sup>27</sup> De Neuter P. : ibidem.

<sup>28</sup> Ibidem

<sup>29</sup> Ibidem

<sup>30</sup> Ibidem

<sup>31</sup> Lacan J. (1958) « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, Ed. du Seuil, 1966 ; p. 631-632

<sup>32</sup> Ibidem

---

<sup>33</sup> Nous parlons ici de désir et non pas d'amour, ce dernier concerne l'être tout entier.

<sup>34</sup> Lax R. : Ibidem, p. 202.

<sup>35</sup> A propos des plaintes en consultation d'andrologie, nous remercions ici les renseignements cliniques qui nous ont été apportés par le Dr Sylvain Mimoun, dans le cadre de notre séminaire commun sur la ménopause à la Société Française de Gynécologie-Obstétrique et Psychosomatique.

<sup>36</sup> Nous avons vu que Madeleine Gueydan fait cette hypothèse.

<sup>37</sup> Pour ce concept voir Schaeffer J. : *Le refus du féminin*, PUF, Paris, 1997.